

20 pages

Dans ce numéro

FERNAND GRAVEY

sourcier...

Ciné-

mondial



l'hebdomadaire du Cinéma

4^F

N° 18. — 5 DÉCEMBRE 1941.

Malicieuse, tendre,
jeune... voici
JENNY JUGO
vedette de
Jenny jeune prof'...

(Photos U.F.A.-A.C.E.)

instantanés

Mais que cela ne vous empêche pas tout de même, Paulette Dubost, d'accepter l'hommage sincère de notre admiration avec une plume... sergent-major...

Denise Grey était un peu déçue. Pensez, elle était si contente de tourner au studio le rôle qu'elle avait créé sur les planches des Bouffes-Parisiens.

Au moins, je n'aurai pas de texte à apprendre, se disait-elle, puisque je le sais par cœur.

Erreur ! Erreur ! Jusqu'ici, Denise Grey n'a pas dit une seule réplique de la pièce.

Le boulimique Michel Duran, qui a adapté ou plus exactement « ajusté » son « Boléro » à l'écran, lui fait avaler un nouveau texte.

Et Denise Grey a du mal à le digérer...

Arletty, Paul Mesnier et Alerme ont le sourire et bon appétit...

COCKTAIL A « BOLÉRO »

Pour accéder au buffet où était servi le cocktail donné dans les studios Pathé-Cinéma, rue Francœur, où Jean Boyer tourne actuellement « Boléro », de Michel Duran, nous avions quelque huit mètres à parcourir, mais une masse composée de quatre-vingts personnes à traverser.

En conséquence, nous nous excusons personnellement auprès des personnalités sur lesquelles nous nous sommes livrés à des voies de fait involontaires, mais nécessaires, tels que : Ecrasement d'orteils, compression d'abdomen, creusement de reins, pressions accentuées sur la clavicule, etc. etc. Ce sont :

M. Liffran, président de la Société d'exploitation des établissements Pathé-Cinéma ; M. Remaugé, directeur général, et M. Bordier, directeur des services de la production ; M. Ehrh, président de l'A. C. E. ; M. Fleury, du Crédit National, qui nous a paru d'ailleurs avoir les reins solides ; M. Lasalle, président de la Chambre de Commerce de Paris, qui nous a fait gagner cinquante centimètres de terrain d'un seul coup avec civilité ; M. Autrey, chef du bureau de presse de la C. O. L. C., qui nous a fort aimablement pressés de questions ; M. Henri Clerc et M. Le Lorrain ; les scénaristes Jacques Viot et Pierre Véry.

Le metteur en scène, Jean Boyer, M. Stengel, M. Ollier, qui nous ont accueillis avec leur gentillesse coutumière, aux abords de la table où nous avons pu trinquer avec une Arletty souriante, ravie, enchantée du film, de ses toilettes, de ses partenaires, de son metteur en scène, du champagne et de tout et de tout.

Il y avait aussi autour du buffet, un acteur : Michel Duran, et un acteur : Alerme. Deux hommes de talent.

Deux apprentis. Car si Michel Duran est très rapide sur le petit four, Alerme est imbattable sur le sandwich.

Nous avons pu suivre du coin de l'œil la bataille qui a été ardente et noire.

Mais il n'y a eu vraiment qu'un vaincu : le buffet.

Paulette Dubost s'est moquée de nous parce que nous lui avons dit qu'elle avait un charmant chapeau en plumes d'oiseau.

Evidemment, nous a-t-elle répliqué malicieusement, ce sont des plumes d'oiseau, ce ne sont pas des plumes de chat...

Très juste, très juste... « d'oiseau » était peut-être superflu et nous n'en sommes pas à un pléonasme près.



Jeunesse... espoir... Les étudiants de 1941 n'ont rien perdu de leur traditionnelle galeté. Les voici au gala de Cinémondial entonnant en chœur un chant joyeux.

(Photos N. de Margoli.)



Meg Lemonnier et Michel Duran, interprète et auteur de « Boléro », semblent en parfait accord.

Christian Gérard, par contre, était enchanté de sa journée. Le matin même, il avait tourné dans « Le Prince charmant » une scène où il interprétait le rôle d'un gangster.

L'après-midi, il était homme du monde dans « Boléro ».

— Ça vous a fait un petit changement ?

— « De costume... nous a-t-il dit très spirituellement.

Interviewé une gentille petite frimousse que « Boléro » nous révélera pour la première fois à l'écran, dans un rôle d'arpète de maison de couture.

Elle s'appelle Simone Signoret.

Et c'est la petite nièce du grand et regretté Signoret.

Parfaitement.

Elle est jolie, intelligente, séduisante, et elle a un adorable petit défaut de prononciation.

N'oubliez pas son nom : Simone Signoret.

D'ailleurs, on ne peut pas oublier Signoret.

Il ne nous reste plus qu'à retenir « Simone... »

JEANDER.

LARQUEY ET SON PARTENAIRE

Pierre Larquey tourne, actuellement, « Pension Jonas », sous la direction de Pierre Caron. Le film est tiré d'un roman de René Thévenin : « Barnabé Tignol et sa baleine ». L'autre jour, lorsqu'il pénétra sur le plateau, le sympathique artiste trouva, au milieu du décor, faisant placidement face à la caméra, un brave hippopotame.

Pierre Larquey contempla un long moment celui qui devait, durant plusieurs jours, être son partenaire, puis il déclara :

— C'est curieux, j'aurais jamais cru qu'une baleine fut comme cela !

ALERME N'AIME PAS LE FROID

Alerme vient de terminer « Papa », sous la direction de Robert Péguy. Alors, vite, il est rentré à Asnières et a bouclé ses valises.

— Où allez-vous ? lui demanda, étonné, un ami.

— En Touraine. Ici, mon propriétaire se refuse à me chauffer. Là-bas, j'ai une petite bicoque avec du bois. Je vais ainsi pouvoir me reposer au coin du feu.

Et comment allez-vous occuper vos loisirs ? Allez-vous écrire vos mémoires ?

— Écrire mes mémoires ! Vous n'y pensez pas, je suis encore trop jeune pour cela. On n'écrit ses mémoires que quand on est usé, vieilli, fini. Car il faut dire la vérité, il faut être rose et ne pas craindre de se faire des ennemis.

Alerme, après un court silence, ajouta :

— Je ne dis pas que dans vingt ans d'ici...

LES TROIS ÉTOILES

Pour une scène de « Remorques », le film que Jean Grémillon a tiré du beau roman de Roger Verzel, on eut besoin d'une étoile de mer. C'était un accessoire indispensable pour une prise de vues, avec les deux protagonistes du film. On avait surnommé cette scène « La scène aux trois étoiles ». Accessoiristes et régisseurs s'en allèrent, battant tout le pays en quête de cette fameuse étoile. Un jour passa sans que le moindre succès ne vint couronner leurs efforts. Ce ne fut que le lendemain, à la fin de la matinée, que l'on découvrit une étoile de mer séchée.

Et savez-vous où se déroula cette aventure ? Dans un port de Bretagne, à Brest... tout simplement !

SIMCA... DE CONSCIENCE

Ce grand chanteur, qui vient de tourner un film dans une atmosphère de fièvre, a ses exigences. Il est très commercial, il le sait et en profite. C'est ainsi que, par les temps qui courent, alors que tous ses camarades se contentent du démocratique métré, il exige de ceux qui l'emploient qu'une Simca soit mise à sa disposition. Certes, une Simca, ce n'est ni une Hispano, ni une Chrysler, mais quand même !... Que diraient-ils est vrai, les admiratrices du beau Tino si elles le voyaient suant et soufflant, penché sur le guidon de sa bicyclette, pédalant vers Joinville ou les Buttes-Chaumont ?...

QUAND FERNAND GRAVEY CHASSAIT LA CRAVATE

Fernand Gravey est un joyeux drille. Autrefois, ce sympathique artiste avait une manie qu'il trouvait fort plaisante, mais qui n'était pas toujours du goût de celui au détriment duquel elle était exercée. Fernand Gravey, surnoisement, avec une mine fort aimable, s'approchait de sa victime et s'exaltait sur sa cravate : — Quelle merveilleuse étoffe ! Comme ces coloris sont splendides !...

Le propriétaire du nœud papillon, heureux d'être considéré comme un homme de goût, se rengorgeait. Alors, Fernand Gravey s'approchait et, crac ! d'un coup de ciseau, coupait net la cravate.

Le lendemain, la malheureuse victime recevait un lot de cravates de prix, que lui envoyait Gravey avec un mot gentil.

— C'était le bon temps, soupire Fernand Gravey lorsque, aujourd'hui, il évoque ses exploits. Maintenant, rien à faire, je me surveille attentivement car je ne veux pas gaspiller inutilement les points de ma carte de textile.

ENTRE CONFRÈRES

Ce critique cinématographique a un style un peu confus.

Ses camarades en profitent pour s'amuser à ses dépens. L'un d'eux, qui a la réputation d'être un cruel échetier, déclara l'autre jour :

— Mais non, mon cher, il n'existe pas encore de traductions en français des articles et des romans d'Untel.

L'intéressé fut l'un des premiers à rire de cette spirituelle plaisanterie, montrant ainsi qu'il savait, lui aussi, traduire ses sentiments avec bonne humeur.



Cette semaine, malgré les restrictions, les catherinettes ont joyeusement fêté leur patronne.



On rit... on trinque... Autour du micro d'Étienne, de Radio-Paris, la jeunesse s'est réunie et porte un toast à l'amitié. Mais n'aurait-il pas quelque « chahut » pour terminer cette belle soirée ?...

L'ART DE SÉDUIRE

Jeanne Aubert vous dit :

Jeanne Aubert, cette virtuose du tour de chant qui vient de se révéler dans Boléro une comédienne de grande classe, sensible, ingénieuse et spontanée, a fait beaucoup de cinéma. Elle a tourné à Berlin la Souris bleue, Passé à vendre, la Belle de Montparnasse, et bien d'autres films ; elle a tourné d'innombrables films en Angleterre et en Amérique, et, chez nous, des films comme Le Grand Refrain, comme Si tu m'aimes. Elle a réfléchi, au cours de ses voyages, sur la puissance attractive de la femme. Pourquoi, s'est-elle demandé, la Française reste-t-elle la femme qui exerce la plus profonde séduction ? Pourquoi la Française porte-t-elle en elle-même une si grande force attractive ? Elle va vous le dire.

Gaston DERYS.

Le plus sérieux conseil de beauté qu'on puisse formuler tient en deux mots brefs, en deux mots magiques : restez femme.

La femme qui offre le plus vif attrait est celle qui a approfondi l'art d'être femme, qui garde toute sa féminité, toutes ses forces d'amour.

Je ne saurais approuver ceux qui prétendent qu'une femme peut être heureuse sans aimer. Sans ce feu de l'amour qui réchauffe la vie et lui donne son véritable sens, il ne peut y avoir de bonheur certain.

Hélas ! Les hommes se laissent trop facilement prendre aux pièges et aux ruses de la beauté. Mais que vont devenir les femmes qui ne sont pas absolument belles ? Certes, une femme est toujours belle par quelque endroit et l'on n'en connaît point de totalement disgraciées. Mais que celles en qui tout n'est pas parfait se consolent : le charme, la grâce, la féminité compenseront, et largement, les déficiences esthétiques.

Accroissez la puissance de votre charme : vous regarderez vite ce qu'aura pu vous faire perdre une attirance physique qui ne met pas tous les atouts dans son jeu.

C'est en vain que je cherche une définition du charme. C'est un mystérieux pouvoir qui place la femme dans une situation privilégiée. « La grâce, plus belle encore que la beauté », a dit délicieusement notre La Fontaine. Le charme l'emporte encore sur la beauté, puisqu'il fait pardonner une imperfection physique, puisqu'il recrée la beauté.

Les Françaises, qui ne sont peut-être pas toujours si harmonieusement développées que les sportives Américaines, admirables statues de chair ont un attrait au leur manque, et c'est ce charme qu'elles savent si bien grader.

Cultivons donc notre féminité, et non pas une féminité stérile et surannée, mais une féminité franche et loyale.

Je crois que les hommes sont plus sentimentaux que nous, plus vulnérables au romantisme. Les Américaines, dans leur solide réalisme, oublient trop la sentimentalité. Elles restent avant tout des camarades, elles commettent l'erreur d'étouffer leur sentimentalité en de franches et garçonniers effusions.

N'abordons pas la vie en conquérante. Laissons percer nos préférences avec une adroite douceur. Ayons l'air d'obéir tout en menant le jeu. Vous n'aimeriez pas un homme dépourvu de volonté, n'est-ce pas ? Alors, laissez-lui l'initiative, mais dirigez-la.

En vous engageant dans les sentiers d'une diplomatie avisée, vous évitez de redoutables écueils. Il faut beaucoup de soins et d'intelligence pour bien conduire sa vie.

Laissez parler comme cela lui plaît celui que

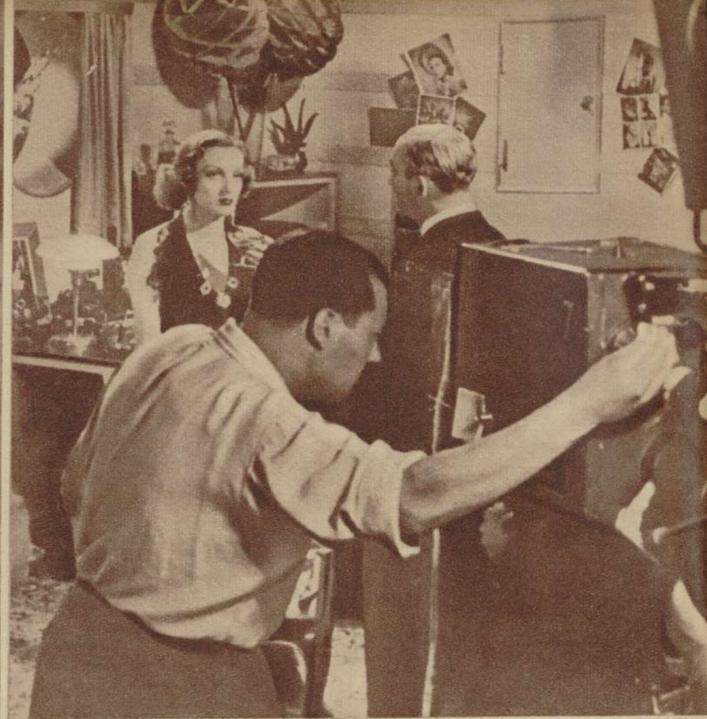


Soyez Femme

En robe de soirée, en costume de style, ou cachée derrière une voilette, Jeanne Aubert est toujours aussi tendre, aussi adorable, aussi féminine...

(Photos Piax et Harcourt.)





A l'apogée de sa gloire, Mireille tourne en Italie, dans *Terre de Feu, Fiesta, Alcazar* et bien d'autres films ; Sa beauté y est très appréciée... et elle y est très populaire... Photos de film.



Ce que je désire ? Mais tout, naturellement !

"Je n'ai plus de secrets" déclare ROGER DUCHESNE

LE JEU DES QUESTIONS INDISCRETES CONTINUE

de foudre au même instant tous les deux ! Trois mois plus tard, sans nous chercher, nous nous retrouvons par hasard... Eh bien, c'est peut-être bête comme chou, mais nous nous aimons...

9° Quelle a été votre plus jolie partenaire ?

Roger Duchesne se refuse à faire de la peine à qui que ce soit. Il ne se décide pas, sinon, pour le choix de trois photographies que recevront :

- M. Bruneau, à Niort.
- M. Jean Magnier (Somme).
- Mlle Yvonne Célibart (Finistère).

10° Etes-vous exact à vos rendez-vous ?

Oui, c'est à dire... Exactement en retard d'une demi-heure... Peut-être davantage... Mais ce n'est pas de ma faute, vous savez... Toujours ce maudit téléphone qui, chaque matin, retarde mon départ... Alors je passe mon temps à courir après cette heure... Seulement, je n'arrive jamais à la rattraper... C'est très gênant... surtout pour les autres... parce que moi j'y suis habitué... Au point de ne pouvoir supporter que l'on me fasse attendre dix minutes... Que voulez-vous, on est injuste ou on ne l'est pas !... Frédéric STANE.

Oh ! Oh ! Coléreux Roger Duchesne ?

La dernière image que l'écran nous donne de Mireille. Ce n'est plus une vamp... mais une femme sensible et vraie.

Photos U. F. F. C.

La vie merveilleuse de Mireille Balin

RÉSUMÉ
Après avoir été modèle pour photographe, puis mannequin, Mireille Balin a débuté, au studio, dans *Don Quichotte, de Pabst*, conquise par le cinéma, elle va bientôt de succès en succès. Répé le Moko, *Gaëlle d'Amour* consacrent définitivement son talent. C'est, enfin, Naples au baiser de feu, qui lui apporte un beau rôle et un grand amour, celui de Tino Rossi...

Pour *La Vénus de l'Or, Terre de Feu*, tournés en Italie avec Marcel L'Herbier, et *Duels*, qui est peut-être bien l'ancien titre de *Coups de feu*, réalisé par René Barberis et où Mireille Balin eut pour partenaire Raymond Rouleau, je ne dirai rien, ne les ayant pas vus personnellement. J'ai, pour la même raison, gardé plus haut le silence à propos du *Roman d'un Spahi* et de *Colomba* et je tiens à le déclarer ici pour qu'on n'accuse pas cette biographie d'être incomplète.

Pour *Cinq jours d'angoisse*, qui fut brûlé dans l'incendie du laboratoire de Saint-Cloud, j'indiquerai qu'il s'agissait d'une histoire d'amour se déroulant pendant les jours d'angoisse de septembre 1938 et que les principaux interprètes en étaient, avec Mireille Balin, Jean Galland et Ginette Ledere.

J'ajouterais, pour être un historien complet, que, pendant la guerre, Mireille Balin a tourné en Italie, avec Tino Rossi, un film dont le titre, *Fiesta*, semblait proclamer le climat de leur bel amour et qu'elle vient d'achever, sous la direction de Léon Mathot, *Fromont jeune et Risler aîné*, où les fervents de sa beauté si spécifiquement photogénique et de son talent toujours en progrès, l'ont retrouvée avec joie.

Aujourd'hui, la belle actrice est vraiment devenue la vedette à la mode, réclamée par le public, convoitée par les producteurs.

Mireille Balin, nous l'avons dit et répété, est demeurée toute simplicité. Pour ce motif, elle a horreur de se désigner à l'attention et reste plus volontiers chez elle qu'elle ne cède aux invitations de la vie extérieure.

Au fond, elle a même foncièrement un tempérament de femme d'intérieur, étant déjà retenue par le seul goût du « home ». Mais aussi quels soins et quelle tendresse ne réserve-t-elle pas à ce dernier !

Ici, des sièges larges et profonds, des tentures aux tonalités gaies, douces et chaudes à la fois, de précieux vases de Chine. Là, des bibelots originaux tels que, par exemple un briquet-mappemonde, et une étonnante et riche collection d'éléphants, venus de tous les pays. « Je les aime, a-t-elle déclaré, parce qu'ils me donnent une impression de sécurité », traduisant là le sentiment qu'elle se plaît à rechercher dans son appartement.

Et, dans ce cadre établi par elle, elle prend plaisir à disposer des fleurs dans des vases, à caresser ses chiens qu'elle affectionne, à faire un peu de musique et principalement à lire Balzac, Verlaine, Sully-Prudhomme, tous les auteurs de l'époque romantique, et aussi, avec une véritable passion — et elle a bien raison de ne s'en point cacher — l'adorable et, en effet, si attachant Dumas père.

Ou, alors, lorsqu'elle renonce à sa vie



sédentaire, elle ne se contente plus de la petite compensation sportive et habituelle du cheval et de la natation. Elle part pour de longs et intéressants voyages. C'est ainsi qu'elle a visité, outre l'Amérique, la Palestine, la Syrie, la Turquie, l'île de Rhodes...

...Heureuse Mireille Balin qui, par la puissance de l'argent, pouvez faire parfois quitter à l'amour son doux nid quotidien pour ouvrir de vastes espaces à son déploiement et offrir des ciels nouveaux à sa joie !

Mais l'argent, comme la gloire, nous n'ignorons pas que vous seriez capable de vous en passer sans en éprouver la douleur, car vous avez déclaré, un jour, que « vous étiez sûre de porter en vous des goûts assez sages pour ne jamais souffrir ». Tandis que, l'amour, nous savons bien que, si vous veniez à le perdre, vous en auriez de la peine, beaucoup de peine.

Et c'est pourquoi, en plus de l'admiration que vous méritent votre talent et votre beauté, vous êtes sympathique à tant de coeurs de femmes qui se reconnaissent en vous et à tant de coeurs d'hommes à qui vous rendez la notion d'un grand sentiment pour eux disparu... JEAN-CHARLES REYNAUD.

Fascinatrice... Quel homme résisterait à un tel regard ?

1° Que désirez-vous le plus de la vie ?

Cette question ! Le bonheur absolu ! Tant que j'y suis, n'est-ce pas, pourquoi lésiner !... Je voudrais tout posséder : amour, argent, succès, santé... Jusqu'à présent, j'ai eu la chance d'avoir ceci ou cela, mais jamais en même temps... J'aimerais bien connaître l'effet que l'on ressent à être pleinement, totalement heureux... Peut-être ne s'en aperçoit-on même pas ?... Ce serait rageant... Notez que je ne me plains guère ! Grands Dieux non ! Dans le fond, pourvu que ça dure !...

2° Quelle est la date capitale de votre vie ?

Voyons, la date capitale de ma vie ?... Il y a bien le jour de ma naissance. Non ? cela ne vous paraît pas suffisant ? A moi... Ne vous fâchez pas, je vais répondre sérieusement... Je crois pouvoir la placer en 1933, cette date fatidique... Je revenais d'Egypte et me trouvais à Bruxelles, où je jouais dans un théâtre, lorsque Raoul Ploquin vint me proposer de débiter au cinéma. C'est de cette année que partit ma chance et que je cessai d'être un petit acteur de tournée toujours à la recherche d'un cachet supplémentaire.

3° Quand avez-vous envie de gifler un homme ?

Eh bien, cela m'arrive quelquefois... L'ennuyeux, c'est que de l'envie, je passe à l'action... Tenez, il n'y a pas très longtemps, un homme que je connaissais se servit de mon nom pour tenter de réaliser une affaire, alors que je le lui avais interdit, et avec raison, croyez-le. En apprenant qu'il avait passé outre à ses promesses, je devins fou furieux... Et voyez comme le hasard fait curieusement les choses, une demi-heure après, je rencontrai notre homme dans le métro. Toute ma colère me revint d'un seul coup et, là, devant les voyageurs abasourdis, pan ! et pan ! je lui envoyai « sa » paire de gifles... Ce sont des choses qui vous soulagent tout de même.

4° Dans quel film et avec quelle partenaire vous a-t-il été facile de jouer une scène d'amour ?

Avec Viviane Romance dans *Cartacalha*... elle est si belle, elle a tant de talent... A ses côtés, on ne joue plus la comédie, c'est la vie qui vous accroche et force votre sincérité.

5° Etes-vous croyant ?

Oui, je crois en Dieu, mais je ne suis pas du tout pratiquant... J'ai même jusqu'à dire — c'est du moins mon avis — que l'un ne peut aller avec l'autre... La foi est une lumière que l'on porte en soi et il ne m'apparaît pas comme une nécessité de la plier aux servitudes de la religion. D'ailleurs, toutes les confessions sont égales... Jésus, Bouddha, Allah, pour moi cela n'a aucune importance, c'est toujours Dieu qui continue...

6° En quelles occasions êtes-vous mauvais joueur ?

Vous allez encore pouvoir constater combien je suis entier dans mes sentiments comme dans mes réflexes... Il y a beaucoup de choses qui m'empêchent d'être « franc-jeu ». Par exemple, la rapidité et l'absolutisme de mes sympathies et de mes antipathies... Quand j'aime un être, je le pare de toutes les qualités et même si au fond de moi j'en constate les défauts, je le soutiendrai et le défendrai avec entêtement ; ce cela, c'est le bon côté... Par contre, lorsqu'il m'arrive de prendre quelqu'un en grippe, je



deviens horriblement injuste et, même sachant que j'ai tort, il m'est impossible de reconnaître la moindre circonstance atténuante à l'objet de cette phobie... Je ne devrais pas vous dire tout ceci, vous allez trouver que j'ai un fichu caractère !...

7° Quelle est votre idole, votre héroïne ?

Roger Duchesne ne se donne même pas la peine de réfléchir et choisit le gage tout de suite... Il faut que cette idole soit bien païenne pour que son adorateur n'ose pas dire son nom...

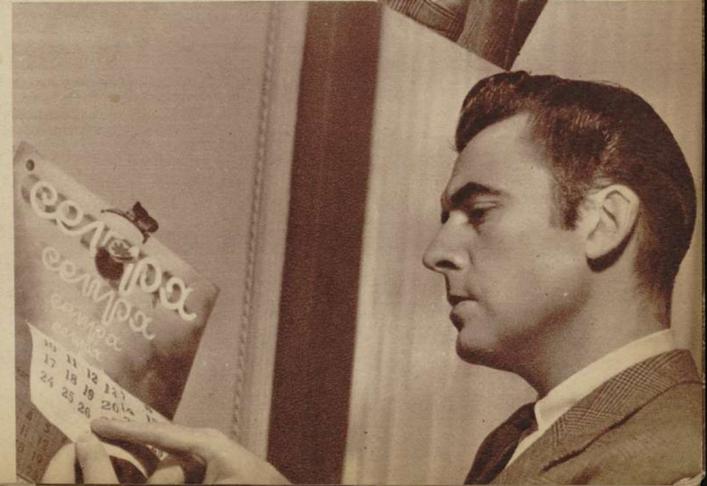
En tous les cas, voici ceux des trois bénéficiaires :

- Mlle J.-W. Prétropoli (Morbihan).
- Mlle Georgette Tyko, à Lille.
- Mme Armand Fain, à Salirac (Gironde).

8° Avez-vous déjà eu le coup de foudre ?

Vous avez de la chance, il y a moins d'un an, je vous aurais répondu non... Et je l'aurais regretté... Tandis qu'aujourd'hui, j'en suis encore tout électrisé de mon coup de foudre ! Figurez-vous qu'il y a exactement neuf mois je marchais tranquillement dans la rue, lorsque je croisi une jeune fille. Immédiatement, je me retournai, elle se retourna, nous nous détournâmes ! C'était fait, nous avions reçu le coup

Roger Duchesne regard de le calendrier. Est-il à la recherche de la date capitale de sa vie ?



(Photos N. de Margoli).

POMME D'API

Voici Hannelore
Schroth...



Eve nouvelle, voici Hannelore dans son jardin, une vraie petite paysanne,



DIX-HUIT ans et être déjà vedette de cinéma; laquelle d'entre vous, mesdemoiselles, n'a pas formulé cette pensée? Et, d'ailleurs, si vous ne voulez pas en convenir, le succès de notre concours des « sept jeunes filles » en est une preuve suffisamment convaincante!

De l'autre côté du Rhin, dans la contrée verdoyante de Westphalie, une jolie brunette aux yeux verts, a déjà réalisé ce rêve, et ses deux premiers films ont suffi pour la faire aimer de tous. Seulement, Hannelore Schroth n'est pas grisée par le succès, et elle reste avant tout la petite fille riante et fraîche pour qui la vie n'a que sourires. C'est pourquoi vous ne la verrez jamais telles les stars « hollywoodiennes », se pavaner dans des toilettes somptueuses, pour aller de « cocktails » en « cocktails » au volant d'une automobile de vingt mètres de long. Par contre, si le « Dieu Hasard », ce guide des grands voyageurs, vous conduit aux abords de la grande ferme de ses parents, vous verrez Hannelore, ses cheveux ébouriffés recouverts d'un immense chapeau de paille comme en portent les paysannes, vêtue d'une jupe courte et d'une simple blouse, vaquer aux soins de son jardin comme une vraie fermière.

La raison primordiale, du moins c'est sa mère qui l'affirme..., c'est que Hannelore est gourmande. On ne peut évidemment n'avoir que des qualités! Et si au moment des vendanges, Hannelore travaille des heures entières sans rapporter près des cuves sa précieuse récolte, on comprend aisément pourquoi! Pour la cueillette des pommes, il en irait certainement de même si la « Mamie » n'était pas là pour surveiller... de temps en temps Hannelore est bien dans l'incapacité de parler, mais on ferme les yeux. « Pomme d'Api » les aime tant!... Mais au fait, je m'aperçois que j'avais oublié de vous dire que « Pomme d'Api » et Hannelore ne sont qu'une seule et même personne, et cela depuis le jour où « Bébé Hannelore » comprit que si l'on a la peau des joues semblable à une pomme bien mûre, ce n'est pas suffisant; il faut les aimer aussi. Vous me direz que si notre arrière-grand-mère (une nommée Eve, m'a-t-on dit!) n'avait pas eu un goût si prononcé pour ce fruit, qui, à l'époque, était interdit les mardis, jeudis et samedis (jours sans pomme), bien des malheurs nous auraient été évités... mais de cela, Hannelore a sa petite idée bien à elle, et se dit qu'après tout il vaut

mieux se faire surnommer « Pomme d'Api » que de ne plus en manger du tout. Mais il ne faut pas être quand même trop méchant, car notre jeune vedette a une autre passion qui lui fait honneur: l'amour des bêtes. Elle fait d'ailleurs partie de deux ou trois sociétés destinées à protéger nos frères inférieurs (moi qui croyais jusqu'à ce jour que les dames de ces genres de société portaient toutes des lorgnon et des chapeaux ridicules!) et possède pour sa part personnelle trois chats, quatre chiens, une dizaine de souris blanches et une jeune pouliche avec qui elle fait de longues promenades. Des oiseaux? Non! car elle ne les aime qu'en liberté, et ceux-ci le savent bien, car chaque matin c'est une véritable sérénade qu'ils viennent chanter sous ses fenêtres pour qu'elle leur donne les miettes de pain de son petit déjeuner.

Quant à son père, pauvre martyr, lui, un fervent de la pêche, elle l'oblige à rejeter à l'eau ses plus belles pièces. Inutile de vous dire que les jours où « Pomme d'Api » (pardon, Hannelore), travaille au studio, toutes les lignes et épuisettes sont de sortie.

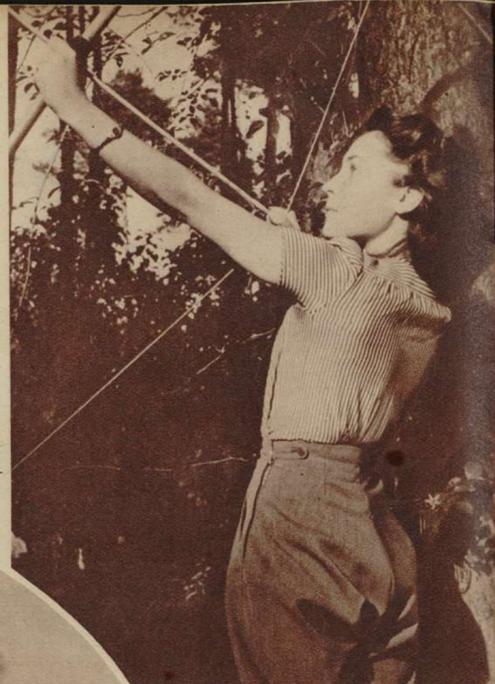
Lorsque Hannelore avait 10 ans et que comme toutes les petites filles de son âge, elle allait bien sagement à l'école, la couleur de ses joues était un sujet de moqueries pour ses compagnes.

Ceux qui, pendant leurs études, ont été en butte aux plaisanteries de leurs camarades comprendront très bien que, malgré son caractère pacifique, « Pomme d'Api » ne se laissait pas faire.

Un jour, après une représentation théâtrale où toute la classe s'était rendue, comme la plus moqueuse lui faisait remarquer la blancheur de peau, vocation d'Hannelore; en tout cas, ment:

— Riez! mais vous verrez qu'un jour, je serai aussi une actrice applaudie.

Voilà peut-être la raison de la vocation d'Hannelore; en tous cas,

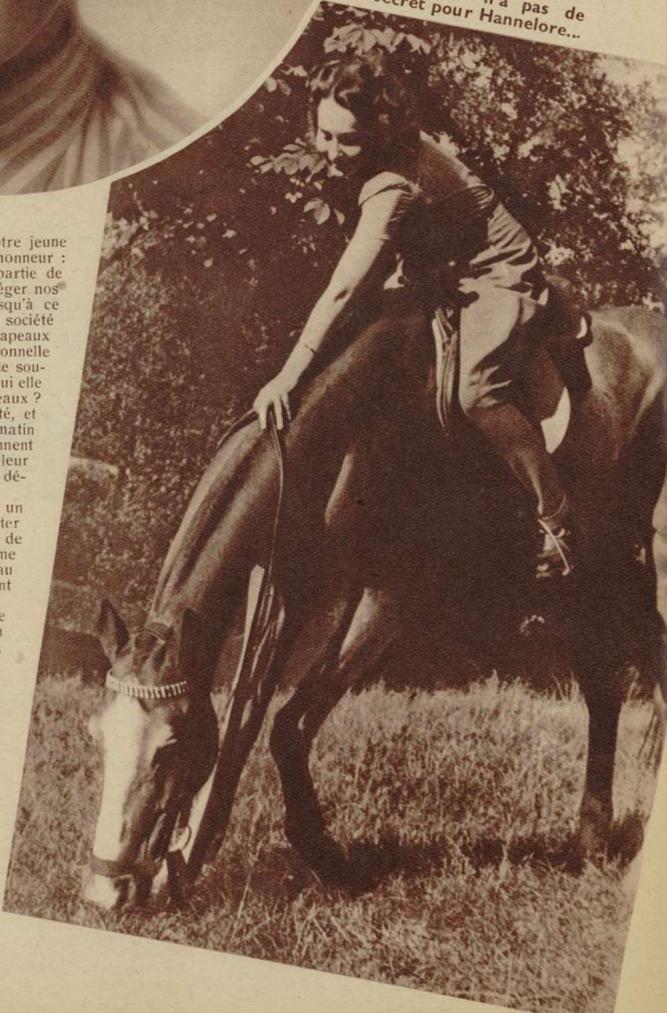


La taille cambrée, le regard assuré, quel beau sport, le tir à l'arc!

ses anciennes camarades doivent se repentir de leurs sarcasmes...
Quoi! Comment? Mais cette photographie que l'on m'apporte représente bien Hannelore bandant un arc meurtrier sur de pauvres petits oiseaux?
« Pomme d'Api » se serait-elle transformée en « Diane chasserresse »?
Idiot que je suis, je n'avais pas la suite, le tout était en réalité une grande cible de paille!
N'empêche que j'ai eu quand même très peur... Si cela avait été vrai, il m'aurait fallu recommencer cet article!

J. GEBE.

L'équitation n'a pas de secret pour Hannelore...



Photos UFA. ACE.



Ces jeunes gens qui déploient tant de grâces sous l'œil de... Jean Boyer sont Henry Garat, Jacques Maury et René Lefèvre dans *Le chemin du Paradis*.

COMME beaucoup de timides, Jacques Maury se réfugie derrière l'ironie ou le paradoxe; mais pour qui l'étudie ou plutôt connaît sa vie, son manque de confiance en lui, son perpétuel doute en lui-même apparaissent. C'est l'homme qui, toujours, a peur d'avoir peur, l'homme qui va vers le danger pour se rassurer!
Déjà en 1914, à l'âge de 16 ans, s'engagea après avoir demandé une licence à ses parents, fait toute la guerre et s'en sort, comme il le dit, « avec les gaz et citations d'usage ».

C'est aussi parce qu'il avait peur des foules que le théâtre l'a tenté. Le cinéma eut pour lui le même attrait et quand après *Le chemin du Paradis* et vingt autres films, il vit son trac de la caméra émoussé, il se risque vers les scénarii et les dialogues. Il avait si peur de ne pas savoir écrire! En un an et demi il fit trois films entièrement, scénario ou adaptation, dialogue, découpage. Un net progrès se marquait de l'un à l'autre, et son dernier, *La guerre des gosses*, eut en Amérique le même succès qu'en France. Jacques Maury savait alors qu'il n'avait plus à avoir peur de ne pas savoir faire un bon film. Allait-il enfin persévérer dans la quiétude d'une belle route grande ouverte? Non, car à cet instant il se prit d'amour tendre pour les bateaux et sentit en lui une crainte sourde... serait-il un mauvais marin?... Toujours pour savoir, il partit sans bruit.

Durant trois ans passés, il s'essaya sur son propre voilier de dix-huit mètres, à être un parfait navigateur, puis, par une claire matinée de juin 1939, lâchant les

TAHITI...
Une fiancée attend

JACQUES MAURY

nouveau Robinson

Le sourire de Tahiti... Ces deux indigènes veillent fidèlement sur la maison de l'artiste pendant son absence.

Rose Martin, la fiancée tahitienne de Jacques Maury qui, depuis des mois, attend le retour de l'aimée...



amarres... il vendit son bateau et gagna le pays mystérieux d'Ombres blanches, en n'emportant de l'Europe que sa manie d'aller nu-tête...

Tahiti, Papeete le déçoivent; il y a trop de blancs, trop de jaunes, trot de toits de tôle ondulée, trop de civilisation puérite et malhonnête.

Il repart, sur les rafiots les plus invraisemblables, durant cinq mois, à la recherche du paradis rêvé, le havre où ni les blancs, ni l'ambition ne font escale. Il flâne, tel un badaud parisien, de Raiatea et de Taa à Mohopiti, des Marquises à Makatea, semble un instant séduit par Borah-Borah où il disserte longuement avec

Photos personnelles.



Jacques Maury, devant la goélette miniature, rêve aux grands départs, aux îles du Sud, à la lointaine fiancée...

Alain Gerbault pour revenir enfin vers Mooréa... Mooréa, petite sœur de Tahiti restée grande dans sa sauvagerie. Il décide de s'y installer définitivement et dispose de ses dernières ressources pour faire venir par des « goélettes chinoises » de Papeete les barils de ciment, les madriers enchevêtrés et les trois cents pieds de tuyaux de fer (l'eau douce est à un kilomètre environ dans la montagne) dont il a besoin.

Il reste là, seul blanc parmi une maigre population indigène, bravant dans la nuit tropicale le « Marahu », ce vent des montagnes qui fonce des pics abrupts et vous glace jusqu'aux os.

Après avoir été tout à tour architecte, charpentier, maçon, il a le plaisir de voir enfin sa maison se dresser à quelques pas de la mer, sous l'autre gigantesque des cocotiers. Dans ce paysage à la Gauguin, dans la lumière dorée, les bleus intenses et une végétation luxuriante, il vit comme les anges antiques, parmi ces grands enfants naïfs que sont les Tahitiens. De temps à autre, il retourne vers la civilisation... en l'occurrence Papeete, où il fait la connaissance d'une jeune métisse, « la fille de l'électricité » (son père est directeur de l'usine électrique), qui répond, comme il le dit avec humour, « au doux nom tahitien de... Rose Martin »; il obtient sa main et leur mariage est fixé au 20 avril 1940 à 11 heures.

...Mais ce jour qui restera gravé dans sa mémoire, Jacques Maury, une heure avant la cérémonie, s'embarquait pour la France. Attiré comme par un secret appel du malheur, malgré ses quarante ans passés et ses glorieux états de service de l'autre guerre, il part s'engager pour faire ce qu'il croit être son devoir.

Par une autorisation spéciale des autorités militaires françaises il revient à ses frais et le 5 juin il débarque à Marseille... pour apprendre que son sacrifice aura été inutile.

Depuis l'armistice, il est revenu dans notre capitale, dans ce Paris que malgré tout il a toujours chéri, où, en attendant de pouvoir courir encore à la poursuite de ses rêves, il écrit un roman...

...Mais voilà, il a peur de ne pas être un bon romancier.

GUY BERTRET.



Lettre à Brigitte

Une étoile ?

Bien chère Brigitte, Comment répondre à toutes les questions nouvelles en une seule lettre ?... Tu es trop curieuse de choses que tu apprendras d'un seul coup quand, remise de ton accident, tu pourras venir à Paris.

Des étoiles inconnues apparaissent-elles à l'horizon ? me demandes-tu. Ont-elles des noms masculins ou féminins et quels sont ces noms ?

Tu le sais, le temps est passé où les producteurs refusaient de donner aux jeunes artistes l'occasion de se rendre indispensables. Chaque film amène de nouveaux visages. On voudrait retenir certains. D'autres s'évanouissent aussitôt de l'écran et même de notre souvenir. Quelques-uns s'imposent. Pourtant, je n'ose te dresser une liste ni l'envoyer un bouquet de figures fraîches. Je préfère attendre, de crainte, en vantant les uns autant qu'en oubliant les autres, d'être aussi cruel que ces producteurs ou réalisateurs qui, soudain, n'hésitent pas à exposer au regard meurtrier de la caméra des recrues trop jeunes ou insuffisamment entraînées.

En effet, parmi ces filles et ces garçons qui se ressemblent souvent comme des cousins, avec leur agressivité qui n'est que de la maladresse et un certain manque d'aisance, tantôt un manque de confiance en soi, parmi ces élèves, ces apprentis, trop ne sont que des participants à la loterie de la gloire. Trop comptent sur la seule chance et méprisent les lois d'un métier difficile, dur parfois et parfois merveilleux. On leur demande de travailler et surtout de se passionner pour l'interminable combat qui est la vie du cinéma, non encore le critique généralement qu'elle se passe à « jouer ».

Tu attendras donc, Brigitte, que d'autres films soient présentés pour que s'établisse un palmarès. Étoiles, comètes, aéroïdes ? Seul l'astrologue peut se retrouver dans la nuit du cinéma, non encore le critique.

Depuis, puisque tu veux savoir quel est le plus mauvais film de la saison...

...et puisque je ne puis te répondre tant les chances des candidats à ce concours sont également remarquables et nombreuses, je te dirai que de l'un de ces films émerge un acteur dont on peut dire à coup sûr qu'il est un « personnage de cinéma » : un type pour qui on peut écrire, modeler, détailler un rôle, voire bâtir une histoire à laquelle il serve de pivot.

C'est un assez grand garçon mince dont l'air mélancolique recouvre un goût latent de la blague à froid. Il a des gestes lents et précis et il sait parfaitement capter l'attention du spectateur. Son humour est fait d'une espèce de malice patiente.

Tu connais d'ailleurs le tour de chant de cette future vedette qui, j'espère, sera utilisée par Georges Lacombe dans *Montmartre-sur-scène* où il est un des partenaires d'Edith Piaf. C'est lui qui, au music-hall, insistait avec une lourdeur étudiée sur l'absurdité de ce « tango qui est un tango » et qui nous a fait pouffer avec cette blague idiote :

Elle avait un p'tit bonnet à poil.

Il s'appelle Paul Meurisse. Il est bien parti, il arrivera.

Place à l'imagination.

Les nouvelles productions commencent seulement à paraître et déjà tu t'enquiers de ce que l'on prépare.

Puisque l'on ne peut encore faire autant de films qu'avant, m'écris-tu, et qu'il faut subir plusieurs contrôles et censures, j'espère que l'on va tourner seulement des films exceptionnels.

Ton espoir est exactement celui du Comité d'Organisation de l'Industrie Cinématographique, chère Brigitte, et tu pourrais avantageusement prendre la parole au dessert des banquets corporatifs, mais qu'entends-tu par « films exceptionnels » ?

Sans doute désires-tu que nos créateurs n'usent plus de pellicules pour illustrer des balivernes et décrire des aventures banales sinon vulgaires, bref pour fabriquer ce que tu appelles des « films inutiles ».

Supposons le problème résolu et trouvés les sujets mirobolants ; encore faut-il que ces sujets soient jugés moraux à Vichy et, au préalable, que les quatorze censeurs supposés buveurs d'eau se mettent d'accord sur ce qui est contraire ou non à l'intérêt de la famille française, à l'hygiène mentale de la jeunesse et au prestige national.

Faute d'un solide service de propagande chargé d'une mission bien définie, on a recours au cinéma pour donner des leçons à la population. Tu sais que, pour avoir

son visa, l'*Arlésienne* doit, à un moment donné, faire allusion avec à-propos au retour à la terre. Tu ne sais peut-être pas qu'on a fortement déconseillé à une troupe théâtrale de la zone non occupée de représenter *Tartuffe*. Voilà qui nous rajeunit de près de trois siècles...

Bref, il s'agit d'éduquer les spectateurs au moyen de films prestigieux et « importants » (j'aimerais mieux apprendre qu'on interdise certaines bandes pour cause de bêtise et parce qu'elles sont outrageusement ennuyeuses) et tous nos metteurs en scène rêvent de porter à l'écran de « grandes machines ».

Dix projets sont sortis de trente cervelles en fièvre. On a voulu nous faire voyager dans le temps, dans l'espace et à travers le monde vertigineux du rêve, nous transporter sur les planètes voisines et nous faire plonger dans les brumes froides et artificielles de l'improbable avenir. Mais les devis, les maquettes, l'évaluation du métrage des étoffes et du cubage des pots de peinture ont suffi à ramener les bouillants explorateurs dans les limites étroites de leur bureau et de leur studio. Et, jusqu'à présent, seuls MM. Guerlais, producteur-auteur, Pierre Bost, scénariste, et Zvobada, metteur en scène, vont s'affranchir vaillamment des conventions mesquines. Du studio d'Épinay, ils s'élèvent dans la stratosphère où, au cours du change chronométrique, la minute vaut, paraît-il, une année de notre terre-à-terre. Ainsi, ces voyageurs, dans leur croisière sidérale (c'est le titre du film) vont voir beaucoup de choses, de haut, de loin, en avant et en arrière. Je leur souhaite bon voyage ainsi qu'à leur vedette, Madeleine Solagne. Je leur souhaite surtout pour notre plaisir et pour leur fortune, bonne chasse aux images.

Aux producteurs qui veulent faire grand sans ruiner leurs actionnaires, je souhaite qu'ils ne lèvent pas trop longtemps les yeux vers le ciel pour, bientôt éblouis, heurter un bec de gaz.

C'est au moment où nous manquons réellement de moyens matériels, où les économies sont imposées non plus par des administrateurs avarés, mais par la force des circonstances, c'est au moment où les voyages sont devenus presque impossibles qu'on voudrait lancer les cinéastes sur mer, dans le désert et dans la fantasmagorie historique ou exotique.

Je sais bien que nous étions paralysés, naguère, par d'autres chaînes et qu'il a fallu briser certaines de ces chaînes pour faire accepter par une société de production l'idée de trouver un film tiré d'une nouvelle de Balzac et un autre d'après la vie étonnamment riche et bourrée de faits phlogéniques de Berlioz. Mais les producteurs, les directeurs de conscience et les organisateurs de notre industrie cinématographique, qui est aussi un art populaire, se trompent en lançant les créateurs à la poursuite de rêves épiques, d'œuvres gigantesques ou de fresques immenses. Nous n'arriverons à ce stade qu'une fois le pays rebâti tout entier.

En attendant, mieux vaut entretenir et affiner nos outils et ne pas chercher à épater un public qui se serait volontiers passé de certaines surprises.

Je regrette, vois-tu, Brigitte chère, de savoir que la plupart de nos cinéastes se trouvent à l'étroit au studio ou étouffent dans leurs bureaux. Je les plains. Mais je suis encore plus désolé que leur cœur ne soit pas à l'étroit dans leur poitrine et qu'il ne déborde pas sous le désir de nous étonner et de nous conter de touchantes et captivantes histoires, tantôt simples, tantôt compliquées, faites pour nous charmer, nous divertir.

Pourquoi essayer de nous en mettre « plein la vue » ? Les morceaux de bravoure de nos ardents techniciens ne sont guère appréciés que par d'autres techniciens.

A-t-on assez méprisé ceux qui ne savaient faire leur film qu'à coups de millions ! Te rappelles-tu l'ambition de feu F.-W. Murnau qui fut un des plus grands artistes du cinéma et sûrement le plus grand de son époque : Murnau qui avait réalisé l'inoubliable *Nosferatu*, un *Faust* féérique et finalement *Tabou*, cette sorte de courte et fatale escale au paradis polynésien ; Murnau voulait situer tout un film dans un décor unique — se fiant à son instinct de poète de l'image — à la richesse de ses dons et à son souffle de dramaturge.

C'est toi qui avais raison, ma petite Brigitte, quand tu répondais à ma question : « Quel film veux-tu aller voir demain ? »

— Celui qui raconte la plus belle histoire... »

De belles histoires d'abord, et que scénaristes, metteurs en scène et producteurs privés de décors opulents et de machineries énormes fassent appel à leur ingéniosité. Mais si tu es à quelques relations puissantes à Vichy, Brigitte, demande qu'on empêche MM. les censeurs de couper les ailes à l'imagination...

Jean George AURIOL.

Irène de Meyendorff est la belle Gerda, la fiancée de l'éditeur.



Folies nocturnes

l'opérette. Celui-ci, de son côté, tenait compagnie à Mme Gerlach, la future belle-mère de Rüdinger et à sa charmante fille Gerda. Mme Gerlach était une mère bien séduisante encore et ferait, pensait Lüdecke, une épouse parfaite !

Quant à Gerda, son instinct devait la conduire au cabaret où son fiancé réveillonnait avec Vera. A cette découverte, Gerda s'enfuit, outrée de la conduite de son fiancé. Dans la salle du cabaret, la gaieté se communiquait d'une table à l'autre. Les graves fonctionnaires qui entouraient le préfet Schmidt commençaient eux aussi, sous l'influence du champagne, à se mettre à l'unisson ! Vera conquit tout le monde, y compris le Préfet de police ! Rüdinger obtint son pardon comme un coupable repentant et Lüdecke épousa Mme Gerlach, ce qui fit deux mariages et quatre heureux.

PIERRE ALAIN.

- Lizzi Waldmüller Vera Waldner.
- Irène de Meyendorff Gerda.
- Georg Alexander Lüdecke.
- Karl Schonböck Paul Rüdinger.

Les Berlinoises entendaient fêter joyeusement, avec beaucoup de musique, de bière et de chansons, la Saint-Sylvestre 1899.

Or il était quelq'un sur qui l'on comptait tout particulièrement pour mettre les esprits en joie : le gros Knoppe, directeur de l'« Apollo », annonçait une nouvelle opérette de Paul Lincke — le maître du genre à l'époque — dépassant en charme frivole tout ce qu'on avait vu jusqu'alors.

Mais tandis que l'on répétait fébrilement les dernières scènes en personne, délégué tout spécialement par la Préfecture de police pour interdire ce spectacle sous prétexte que les costumes en étaient trop légers !

La première stupeur passée, le directeur réfléchit aux moyens de sortir d'un si fâcheux embarras. Il songea d'abord aux relations très... amicales que sa jeune vedette Vera Waldner entretenait avec le président Lüdecke, l'un des officiels les plus en vue à la municipalité. Ce Lüdecke était, de plus, un autre raison pour lui de soutenir

Madame la Lune et d'en permettre la représentation.

Il n'aurait pas manqué de le faire, certes, s'il n'avait tenu qu'à lui. Mais Lüdecke, bon vivant amateur de coulisses, subissait dans le même temps les réprimandes du Préfet au sujet d'une vie privée qui faisait jaser les Berlinoises...

— Nous sommes à la veille de la générale, mon cher, dit Rüdinger. Il faut que tu nous tires de ce mauvais pas...

— Pour cela, il n'y a qu'un moyen : modifier les costumes puisque c'est sur eux que porte l'interdiction. Je suis moi-même en froid avec le Préfet de police et n'ai pu me sortir d'affaires qu'en mettant sur le compte d'un ami mon appartement de Tiergarten et mes bonnes fortunes.

Knoppe et Rüdinger éclatèrent de rire. Et sais-tu qui j'ai nommé ? poursuivait Lüdecke... toi, mon vieux Rüdinger !...

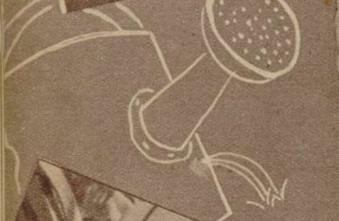
Cette fois, c'était Lüdecke qui riait, mais Rüdinger n'en avait plus envie. Pour justifier aux yeux du monde les rancœurs de Lüdecke, Rüdinger invita Vera dans un cabaret ultra-chic, après la représentation de

Théo Lingen et Georg Alexander ne sont pas de fameux équilibristes.



Vera Waldner, l'étoile de l'Apollo, sous l'éclat de la rampe (Lizzi Waldmüller).

Un film Majestic de la Tobis.



Une scène de « Croisiers sidérales »



BLANCHETTE BRUNOY

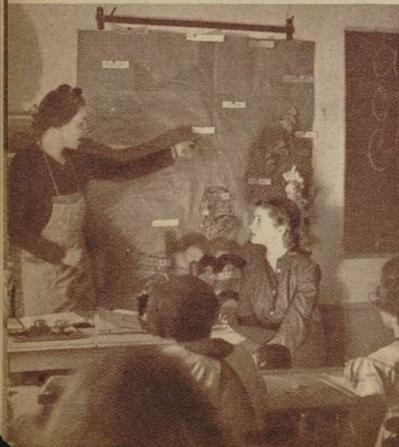


"jeune prof"

UNE cour d'école : un grand cri ! Trente petites bouches hurlent : « Blanchette, Blanchette », et c'est une prise d'assaut digne des meilleures histoires d'aventures. Je ne pourrais donc pas savoir qui est cette élève Blanchette. Voyons, si j'interrogeais cette petite fille :

— Mademoiselle !
 Mademoiselle a environ 7 ans, elle lève son petit nez de chat rose et frais.
 — Vouï, m'dame (comme on est bien élevée).
 — Qu'est-ce qu'elle fait ici, la demoiselle, là-bas, avec son manteau de fourrure blanche ?
 — J' sais pas, mais elle est rud'ment gentille !
 Le petit nez se fronce un peu, il hésite, je dois avoir une bonne tête, car il se décide :
 — Elle joue avec nous, comme si elle n'était pas « grande ».
 — Comment vous appelez-vous, mademoiselle ?
 Il faut bien faire un peu de diplomatie.
 — Pat.
 — Eh bien, mademoiselle Pat, aimez-vous le cinéma ?
 — Oh oui ! mais j'aime pas les personnages tout noirs, j'aime mieux ceux qui sont en couleurs, comme dans *Blanche-Neige*, c'est plus joli. Mais tu sais (tiens, tiens, nous nous familiarisons), l' paraît que Blanchette c'est une dame du cinéma. J'aimerais bien la voir ; toi, tu l'as vue ?
 — Oui.
 — Elle est pareille qu'ici ? Tu sais pas pourquoi elle est ici ?
 — Non ! (Nous approchons du sujet).
 — Moi, je le sais, mais je ne te le dirai pas.
 — Pourquoi ?
 — Pas que tu le dirais partout, et que c'est un secret ; d'abord, c'est vrai que tu ne le sais pas ? Donne ta lanoue au chat. Alors, tu me jures que tu ne le diras pas. Jure ! Elle est venue apprendre comment que les maîtres font, pas que, dans son prochain film, *Vie privée*, elle s'ra une maîtresse, alors, ici, on lui montre...
 — Toi aussi, tu lui montres ?
 — Moi, un peu ! J' lui dis comment font les élèves, pas que tu sais, c'est bien plus dur d'être assise et d'écouter qu'de parler et d'bouger... Alors, j' lui dis un peu comment i' faut faire. Elle est très chic, tu sais ; si seulement on avait une maîtresse comme elle... C'est pas que la nôtre n'est pas gentille, mais, voilà, elle, elle fait pas de cinéma ! MARCELLE ROUTIER.

Voici la leçon de géographie...



Une grande élève parmi les autres... Mais c'est Blanchette Brunoy ! C'est encore elle qui danse la ronde pendant la récréation.



Non ! Blanchette est professeur et sait surveiller « ses » élèves avec beaucoup d'attention...

Photos N. de Margoli.

Au revoir, Mademoiselle... Les élèves aiment bien embrasser leur jolie professeur.



Fernand Gravey...

UN petit morceau de cristal, une ficelle noire, une main immobile, qui se pare du prestige d'un fluide invisible... Quel visage hallucinant, quels yeux noyés dans l'au-delà commandant à cette main au pouvoir inévitable...

Quel Cagliostro mystérieux et inspiré, découvreur satanique de trésors, ou miraculeux donneur d'eau va se dévoiler... Quel triste et sombre sire va m'hypnotiser... C'est le plus gentil — gentil comme on dirait d'un enfant sage — le plus souriant, le plus sérieux, le plus poli, le plus... (ici beaucoup d'adjectifs) des vedettes...

Oui... Fernand Gravey est sourcier. Vous le savez acteur, profession qui exclut le mystère, à moins que l'on n'en joue. Vous le connaissez collectionneur de soldats — manie pacifique, malgré les apparences, et du moins dépourvue d'obscurité et d'inconnu. Vous le savez encore gentilhomme fermier, et là, vraiment loin de toutes préoccupations occultes.

Eh bien, pas du tout, et Fernand Gravey, d'une voix grave et sévère, — en l'écoutant j'ai honte de plaisanter sur ce sujet — raconte une charmante histoire d'arbres.

Imaginez que l'on plantait dans sa propriété des arbres fruitiers...

On les avait arrachés de leur terre d'origine et, brutalement, on les replantait dans un champ étranger...

Or, un ami de Fernand Gravey, empoignant un pendule d'une main, prend un tronc d'arbrisseau de l'autre et le fait tourner entre ses doigts, le pendule oscille ou s'arrête suivant les positions... On plante l'arbrisseau au moment « optima » de l'oscillation...

On répète l'expérience sur une rangée d'arbres, en alternant l'arbre ainsi traité avec un autre arbre planté sans soin particulier... La saison suivante, les pousses des arbrisseaux polarisés étaient de vingt centimètres plus longues que celles des autres.

Voilà qui vous ébranle un scepticisme... Surtout quand c'est Fernand Gravey qui le raconte.

Il surprend, cet homme jeune, en veston de tweed clair, par sa voix très posée, par son airance à regarder, à ranger ses pinceaux, ses dessins, son bureau chargé du souvenir de longues heures patientes. Son visage semble toujours prêt à s'épanouir en sourires heureux. Et, quand il fronce le nez, on pense à un petit garçon qui se serait dessiné une moustache conquérante au charbon...

On incline à croire qu'il s'amuse avec ses baguettes ou son joujou de cristal, et quand il apporte, docilement, une petite valise de teintures homéopathiques, on a terriblement envie de jouer « au docteur et à la dame... »

Pourtant il sait, très étrangement, deviner les points faibles de ceux qu'il examine et vous fait battre le cœur en lançant : « Soignez vos reins » ou « veillez à votre estomac ». Il se rappelle, avec un soulagement rétrospectif, de sa première épreuve publique sur la femme d'un avocat.

Vous comprenez — il rit — j'étais néophyte, donc pas très sûr de moi, et le pendule tournait, tournait et ne s'arrêtait pas... Quand il s'est arrêté, un peu au-dessous du genou, je pensais : « Tu vas être couvert de ridicule ! » Je dis, un peu pâle : « Vous avez mal à la jambe... » Et c'était vrai ! Quel « ouf » j'ai poussé...

Et je sais découvrir des points d'eau... dire quelle ration de cigarettes vous pouvez fumer par jour, sans altérer votre santé ; je sais quand j'allais au cours du soir, — mais oui ! les sourciers suivent des cours — détecter la canalisation d'eau, de gaz, d'électricité. Je sais...

Je commence à trouver redoutable ce devin souriant et je vais m'en aller vite, vite, avant qu'il ne m'ait découvert des troubles cardiaques, car le photographe, qui s'est entendu condamner à une grave maladie de foie, a hâte d'aller se coucher et éprouve un furieux besoin de repos...

Photos N. de Margoli.

FRANCE ROCHE.



Jeune homme vous devriez soigner vos reins, votre estomac et votre foie...



Fernand Gravey consulte le plan de Paris... Où trouvera-t-il un trésor ? Le pendule s'arrête ? C'est malheureusement au-dessus de la Banque de France !



Un ami de Fernand Gravey a l'habitude d'interroger sa voiture au pendule... Essayons sur la nôtre qui ne veut pas repartir...



Etre ou ne pas être sourcier ! Voilà la question. Fernand Gravey contemple son pendule de cristal qui lui dévoile tant de choses...



Le merveilleux pendule annonce : Madame, vous ne pouvez fumer que six cigarettes par jour...

... SOURCIER

CHASSÉS-CROISÉS

de la Scène à l'Écran

Le cinéma, dans son désir de faire peau neuve, ouvre les portes de ses studios et cherche partout des hommes nouveaux. On voit des producteurs et des metteurs en scène prospecter les théâtres, les music-halls, et même les cabarets, en quête de vedettes et nombreux sont ceux et celles qui répondent à l'appel longtemps attendu du cinéma, cette terre promise, ce paradis terrestre, ce domaine inaccessible.

Mais le Théâtre de la Porte St-Martin donne le signal de la revanche. Ce vieux théâtre, ce charmant théâtre, où se gardent, sous la poussière chevronnée de dorures ternies, les plus pures traditions boulevardières, vient de faire appel aux jeunes réserves du cinéma pour renouveler sa troupe. M. Robert Ancelin est allé chercher une jeune et récente découverte de Christian Jaque — Christian de L'Assassinat du Père Noël — pour jouer dans un de ces mélos de la bonne époque, dont il a le

textes pareils une admiration reconnaissante. Bernard Daydé m'a « eue », je l'ai admiré et l'en remercie.

Ils sont deux, les deux gosses de la pièce. Bernard Daydé a pour partenaire Michel de Bonnavy — que je n'avais, je crois, encore jamais vu nulle part. — J'ai trouvé les deux gosses, Bernard-Claudinet et Michel-Fanfan, derrière le plateau.

Bernard Daydé avait une mère qui me confiait ses mérites et me détaillait sa carrière, faite jusqu'à présent de beaucoup d'espoirs, quelques essais et quatre films, dont l'un est une révélation et l'autre un succès. Bernard-Claudinet, écrasé par la longueur que son rôle lui impose et par cette mère diligente, restait pensif et taciturne derrière un portant.

Michel-Fanfan, plus loquace, se faisait lui-même valoir.

— Mon meilleur rôle, ce rôle de Fanfan, dit avec suffisance cet artiste de onze ans. J'en suis très content. D'ailleurs, j'ai toujours préféré

(Ph. Continental Film).

Bernard Daydé a fait du petit paralytique de l'Assassinat du Père Noël une émouvante figure d'enfant déshérité.



secret et presque le monopole.

J'ai donc revu le jeune Bernard Daydé — dix ans — dans Les deux gosses. De mon fauteuil, j'ai vibré avec cette sensibilité attendrie qui, du parterre ou des balcons, fond tous les coeurs, aux péripéties pathétiques, émouvantes, terrifiantes, lamentables et enchevêtrées du drame. J'aime ces émotions fortes, et j'ai pour les acteurs qui vous « ont » avec des

de beaucoup de théâtre au cinéma.

— Et tu en as fait beaucoup de cinéma ?

— Oh, lala...

Et de m'énumérer toute une liste de films dans laquelle je risque, au hasard, Le dernier des six.

— Qu'est-ce que tu faisais là-dedans.

— Un groom.



Michel de Bonnavy et Bernard Daydé, les petits interprètes des Deux Gosses à la Porte Saint-Martin. (Photo Harcourt).

— Je ne me rappelle pas.

— Ça a été coupé.

Pas de chance, Michel de Bonnavy. Ses meilleurs rôles ont toujours été coupés ou censurés. Il ne reste de lui, sur les écrans, que de fugitives apparitions. Mais il ne désespère pas. « Cette fois, dans Le Mousaillon, je tiens un bon rôle : André.

— En ce qui concerne Bernard, dit Mme Daydé qui surgit de nouveau, Dieu merci, l'expérience est faite. Il a donné ses preuves. Regardez-moi ces deux enfants : deux tempéraments tellement opposés. Bernard, une vedette déjà. Michel, un petit cabot. Un enfant qui sent, un autre qui joue.

Indulgent à l'injustice de l'amour maternel, je regarde les deux gosses qui, derrière le décor comme devant, sont une excellente paire de copains. C'est vrai, pourtant, qu'ils forment un contraste frappant. La fougue et l'aplomb de Michel de Bonnavy font ressortir ce qui, dans le visage et dans le jeu de Bernard Daydé est sensible, fuyant, presque maladif. Bernard Daydé est rentré comme chez lui dans la peau de Claudinet, phytique et martyrisé, de même

qu'il a donné tout naturellement au personnage lunaire et semi-réel de Christian dans L'Assassinat du Père Noël, l'apparence morbide qu'il faut. Cet enfant-là est voué aux créations poignantes où doit s'exprimer toute la douleur d'une humanité accablée de maux.

Ceci se passait pendant l'entracte. La sonnette nous rappela chacun à nos places respec-

tives. Moi, à mon fauteuil. Mes deux jeunes artistes sur le plateau. Je vis Claudinet, vendu par ses indignes parents, usurper innocemment le peu d'un noble héritier et mourir dans les bras de la comtesse qui fut huit jours sa mère, cependant que Fanfan, — un gaillard décidément, ce même-là, — revenait faire justice au couple infâme et prendre sa peau légitime de fils bien-aimé, perdu et retrouvé chez la susdite comtesse. Comment s'enchaînent toutes ses péripéties, je ne saurais l'expliquer. Mais, ce que je puis dire, c'est que le Christian de L'Assassinat du Père Noël me parut fort à son aise dans cet art désuet mais bien vivant encore du mélo. Son enthousiasme à retrouver le vieux rôle, à en faire, en quelque sorte, une nouvelle création puisque, jamais auparavant, Claudinet, pas plus que Fanfan, ne furent joués par d'authentiques petits garçons, me semble signe d'être cité en exemple.

Que tous ceux que fascine le cinéma aillent s'essayer si l'occasion s'en présente. Qu'ils se réjouissent de signer des contrats plus somptueux qu'au théâtre ou au music-hall, et d'attirer un public plus vaste. Mais qu'ils ne délaissent pas définitivement la scène. Qu'ils vivent l'un à côté de l'autre, besognant, l'un plus soucieux de progrès et de renouvellement, l'autre plus respectueux des traditions, offrant à chaque artiste une variété infinie de champs où donner libre cours à ses possibilités.

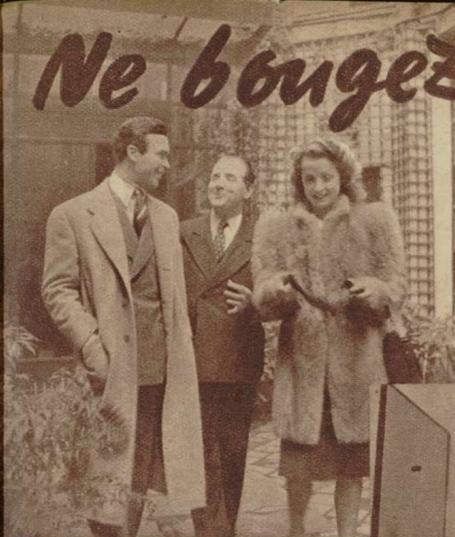
Ceci se passait pendant l'entracte. La sonnette nous rappela chacun à nos places respec-

Françoise RAIS.

Ne bougez plus!

souriez

le petit oiseau va sortir...
dit le Photographe
à
DANIELLE DARRIEUX



Danielle arrive chez le photographe ; on bavarde avant de travailler.

Se faire photographier n'est pas, pour une vedette, une petite affaire. Cette image, qu'un habile opérateur doit rendre vivante et fidèle, ce visage dont il faut saisir les traits les plus caractéristiques, l'expression la plus séduisante, ne doivent-ils pas porter à tant d'admirateurs, à tant d'admiratrices, un peu de celle qui les charme à l'écran ?

Voici Danielle Darrieux, toujours semblable à elle-même, toujours différente selon la pensée du moment.

« Visage, reflet d'une âme dont il décelle les espoirs et les rêves... » (Photos Piaz).



Un regard vers la glace avant de poser.



Premier essai d'éclairage pour mettre en valeur l'admirable chevelure.



Un coin de divan à éclairer... et pour cela une véritable mise en scène.



Danielle, sous le feu des sunlights.



... Mais quel beau résultat après tant de recherches.

Un JOURNALISTE

AU STALAG

ou les Aventures d'un prisonnier dans les Studios Allemands

Les prisonniers du Kommando 2240 à la Bavaria ont fêté joyeusement le réveillon de Noël.



RESUME. — Prisonnier matriculé du stalag VII A, notre collaborateur y retrouve quelques camarades de Paris. Il part pour Munich, volontaire, pour y travailler dans un kommando de cinéma. Après avoir été machiniste, avec Harry Piel, il passe à la Bavaria. Il y retrouve G.-W. Pabst, le célèbre metteur en scène. Avec ses compagnons, il passe le réveillon de Noël.

Nous avions pris possession, dès 8 heures du matin, d'un nouveau décor représentant une salle de cours dans une université. Avec Pauli Grupp, l'aide-opérateur, nous mettions en place la caméra, quand l'assistante de Pabst vint trouver ce dernier.

Elle lui dit : — Cela ne peut pas aller. Il n'y a en tout et pour tout que vingt-cinq figurants.

— C'est peu. Le décor paraîtra vide. Il faut y remédier. Téléphonnez à Munich.

— C'est déjà fait. Impossible de trouver un supplément de figuration.

— Alors, remettons les prises de vues à demain.

L'assistante, une femme de ressources, se mit à réfléchir et s'exclama :

— Attendez, j'ai une idée : prenons les prisonniers qui ne sont pas indispensables dans leurs services. On en trouvera bien un trentaine.

Et elle s'en fut aussitôt demander l'avis de la direction. Dix minutes plus tard elle était de retour et satisfait, elle nous ordonnait :

— Dites à tous vos camarades de venir ici même, tout de suite, tout de suite.

Peu après, nous étions passés en revue par Pabst lui-même qui procéda à une rapide sélection. Il eut bientôt ses trente figurants supplémentaires.

— Qu'on les habilte et les maquille rapidement, j'attends après eux pour tourner.

Alors, joyeux, les trente élus, dont j'étais, bien entendu, se précipitèrent chez le costumier et le maquilleur.

Ce fut une bien originale matinée. Tel brave garç du Morvan employé, la veille, à creuser des terrassements, se voyait affublé d'un riche vêtement de brocat avec jabot et parements de dentelle, d'une perruque bouclée, d'un tricorné empanaché. Tel qui dans le civil travaillait la terre, dans un coin perdu de Vendée, devenait en un clin d'œil un rutilant marquis. Quant aux Parisiens, et ils étaient nombreux, ils ne cessaient, selon leur habitude, de manifester leur joie par de bruyantes exclamations

(Photos personnelles).

et des réparties imprévues. Lorsque nous sortîmes métamorphosés du salon de maquillage, ce ne fut plus qu'un immense éclat de rire. N'allez pas croire que tout ce monde se donne indocile. Au contraire, il sut très bien se conformer aux indications de Pabst. Les jeux de scène furent parfaitement observés, et certains même dans l'assistance, dont votre serviteur, se virent gratifiés de petits rôles, oh ! bien modestes certes, mais suffisants quand même pour être remarqués.

Alors, quand sortira Komödianten, allez le voir et lorsque sur l'écran apparaîtra la scène de l'université, regardez avec attention, peut-être, parmi les visages des trente « Kriegsgefangenen » qui y figurent, y découvrirez-vous celui d'un être cher ou d'un ami.

Ce qui fut surtout très drôle ce jour-là, ce fut à l'heure de la soupe, à treize heures, de voir, venant de la cantine, trois élégants marquis portant dignement les marmites et les plats contenant leurs repas et ceux de leurs camarades.

Notre vie artistique fut éphémère. Notre carrière s'acheva le même jour à six heures. Le surlendemain, je fus chargé d'un travail particulier : chaussé de bottes de caoutchouc, je dus entrer dans un bassin construit au milieu du studio pour un décor représentant une tannerie en bordure d'une rivière et en dehors d'un champ ; à l'aide d'un râcloir en bois, je me mis à faire des vagues afin de donner l'impression du courant. C'était très amusant, mais on était en janvier ; l'eau était glacée. Je pris froid et, deux jours plus tard, grippé, je dus être hospitalisé à Fressing.

Je change de fonction.

Quand je revins, trois semaines plus tard, complètement guéri, je fus nommé « Belsuchter », ce qui signifie « électricien ». Je me familiarisai vite avec mon nouveau métier et, aujourd'hui, je sais comme pas un comment on règle un projecteur, comment on branche un « Kamend » ou un sunlight, comment on élève un échafaudage et comment on peut marcher et aussi dormir à neuf mètres de haut sur une poutre large de quarante centimètres.

Avec quelques camarades, nous formâmes une équipe vraiment sensationnelle, et tandis que les prises de vues se poursuivaient à nos pieds, Hébert et Kollarewsky piochaient dur leur allemand tandis que je lisais « Le grand passage » ou le dernier roman du Masque. Un coup de sifflet venu d'en bas ; alors, avec des gestes d'automates, nous tournâmes nos boutons, tandis qu'un peu plus loin Enguerand, le solitaire silencieux, branchait les contacts.

Je découvris ainsi un cinéma inconnu, celui qui se passe dans les coulisses, derrière les décors ou au-dessus, dans les cintres. C'était un monde nouveau, pittoresque, passionnant et sympathique. Je compris alors combien la réalisation d'un film demande d'efforts, toute l'importance qu'y prend le travail de chacun, si modeste soit-il. Je m'aperçus que le petit machiniste, comme le plus humble électricien, a sa part de responsabilité dans la réussite ou l'insuccès d'une production.

Les bougies de Mooserainer.

Notre vie, à la Bavaria, s'émaille d'incidents amusants que nous provoquions parfois. En voici un, parmi tant d'autres.

L'accessoiriste du film, M. Mooserainer, veillait avec un soin jaloux à tout son matériel. Les prises de vues terminées dans un décor, vite il prenait ses paniers et ramportait tout ce qui lui appartenait dans sa « réquisita ». Mais si diligent qu'il était, il ne l'était pas assez, car, on ne sait pourquoi, nous nous étions donné le mot d'ordre de lui subtiliser des bougies chaque fois que cela nous serait possible. Et les occasions ne nous manquèrent pas, car pour Komödianten on fit une abondante consommation de chandelles et de cierges.

Pauvre Mooserainer, il était affolé. A peine avait-il le dos tourné qu'une bougie disparaissait. S'il s'absentait un court moment, quand il revenait les chandeliers et les appliques étaient aux trois quarts éteints.

Et le soir, au Kommando, grâce à nos larcins, nous pouvions lire dans nos lits, même après l'extinction des feux. Nous « poilardions », disions-nous. Ceux qui ont lu Clochemerle, de Gabriel Chevalier, comprendront. Et nous eûmes notre club, le club des « Poilardeurs ».

Deux rencontres.

Un matin, alors que j'avais été au laboratoire photographique voir mon camarade Souillard, je rencontrai, dans une allée du parc, Hans Albers qui était venu au studio pour y faire un raccord pour « Carl Peters ». Je connaissais cet artiste pour l'avoir interviewé à Berlin, en 1928, et pour l'avoir rencontré peu de temps avant la guerre, à Joinville où il tournait la version allemande de Variétés.

Le sympathique artiste se montra fort étonné de me voir sous les apparences d'un prisonnier de guerre. Il me serra la main chaleureusement et me dit :

— Je souhaite que vous rentriez bien vite chez vous. J'espère



Une scène du film de G.W. Pabst, Komödianten, dans laquelle la plupart des figurants furent des prisonniers français.

Trois machinistes français de la "Bühne" qui travaillèrent aux prises de vues de Komödianten. Ce sont notre collaborateur George Fronval, Albert Haim et J. M. Menard, deux autres cinéastes ; à droite, un groupe d'interprètes de Komödianten parmi lesquels on reconnaît l'artiste Friedrich Domin.

(Photos personnelles).

vous revoir, un jour prochain, à Paris ou à Berlin, dans un studio. Vous aurez alors oublié ces heures mauvaises de votre vie. Au revoir et bonne chance.

Un autre jour, tandis que je trimalais des projecteurs en ayant soin de choisir les plus petits, car ils sont les moins lourds, je vis un de mes camarades échanger quelques mots avec un officier aviateur allemand ; curieux, je m'approchais.

— Mais vous parlez bien le français ! remarqua mon ami. — C'est que j'ai travaillé longtemps en France.

Et l'officier ajouta : — Oui, à Paris, dans le cinéma.

Je sursautais ; comme il remarquait ma surprise, le visiteur déclara :

— Eh oui, dans le cinéma, et je vous connais bien. Comme je cherchais, mais en vain, à mettre un nom sur son visage, il me dit :

(A suivre.)

George FRONVAL





Olga Tscheckowa interprète avec émotion le principal rôle du Prix du Silence.

(Photos Tobis.)



Un regard chargé d'inquiétude, une bouche amère, le pathétique visagede Michèle Morgan...

Remorques, le beau film de Grémillon, réunit à nouveau le couple célèbre Jean Gabin et Michèle Morgan...

Les Films de la



LE PRIX DU SILENCE

Le prix du silence? Quatre ans de prison et tous les ennuis, toutes les vexations, toutes les humiliations qui assaillent les femmes qui furent condamnées. Tout cela pour n'avoir pas voulu parler et livrer un lourd secret.

Pourquoi? Parce que si Angelica avait dit, dès le début, ce qu'elle avoue à la fin il n'y eût pas eu de film. On voit que le scénario tient à un fil bien ténu. C'est pour sa fille, pour ne pas compromettre son mariage avec le fils d'un riche banquier qu'Angelica se décidera à parler enfin. Pourtant elle eût dû savoir dès le début que ce n'est pas un joli cadeau à mettre dans une corbeille de noces que la honte d'une mère avec tache. Elle eût évité, en même temps, de passer quatre années de sa vie de jolie femme sur la paille humide des cachots et eût empêché son beau-père de prendre certaines attitudes mélodramatiques qui font toujours mauvais effet dans une famille honorable.

Le scénario assez conventionnel dans l'ensemble est dû à Kurt E. Walter. Le metteur en scène Jürgen von Alsen l'a réalisé en petites scènes rapides qui se succèdent à un rythme accéléré et ont parfois l'air de se bousculer lorsqu'il s'agit de préciser la chronologie d'une histoire qui s'étend sur plusieurs années. D'autre part, les drames familiaux ne sont pas de ceux qui permettent un grand déploiement de mise en scène ni des tableaux très pittoresques et si Angelica, ancienne cantatrice, n'avait dû pour vivre, après sa condamnation, se résoudre à chanter dans une boîte de nuit, il n'y eût pas eu la moindre scène un peu mouvementée.

La belle Olga Tscheckowa est l'admirable interprète du Prix du Silence. Elle est émouvante avec beaucoup de simplicité, et sa grande beauté, son élégance, son allure, lui confèrent une dignité, une retenue qui la font encore plus émouvante. Autour d'elle évoluent Albrecht Schoenhals, sobre et mesuré, Friedrich Kayssler, Otto Graf, Jasper V. Aretzen, Albert Florath et une jeune fille, Marina V. Ditmar, qui ne manque pas de qualités.

REMRQUES

Tout de suite on comprend que Remorques n'est pas un film comme les autres, puisqu'il commence par un mariage alors que tant d'autres se contentent de finir ainsi. Et, en effet, Remorques n'est pas un film comme les autres. C'est une sorte de géant qui dépasse de pas mal de longueurs toute la production actuelle et permet, en même temps, de faire le point.

A l'époque où il fut réalisé, il eût été un bon film parmi d'autres bons films.

Nous savions, depuis Maldone, film muet qu'il réalisa d'après un scénario d'Alexandre Arnoux, et dans lequel Annabella faisait ses débuts aux côtés de Charles Dullin, que Jean Grémillon était un metteur en scène aux ressources infinies. Remorques nous en donne une preuve irréfutable. Son talent d'athlète intelligent a des muscles et de la tête. Sous sa caméra, le cinéma devient un nouveau et véritable « noble art ».

Le scénario, tiré par André Cayatte d'un roman de Roger Verceel, n'a pas, en somme, d'intérêt particulier. C'est une aventure sentimentale assez banale, mais située dans un monde pittoresque, celui des sauveteurs qui, par gros temps, vont sur les côtes bretonnes remorquer les vaisseaux à la dérive. Elle doit tout son attrait, toute son intensité à la mise en scène, au dialogue de Jacques Prévert, à l'interprétation.

Jean Grémillon sait utiliser la mer, interpréter la pluie, situer son action. Il a donné à son film une atmosphère étonnante qui ruisselle des images comme du texte. Remorques est un film dru, compact, intense, sans une faiblesse, sans une longueur. L'image maintient l'intérêt de l'action, grâce à l'immense pouvoir d'illusion dont elle est empreinte. Les scènes en mer, sous la tempête, sont remarquables. Celles d'émotion intérieure ne le sont pas moins.

Et puis, un film interprété par Jean Gabin bénéficie toujours d'un atout maître. C'est un artiste de classe internationale. Sa sobriété bourrue mais efficace, doublée d'une autorité qu'il contient lui-même à grand-peine, donne une puissance peu commune à tous les personnages qu'il anime de son souffle. Celui d'André Laurent, capitaine du « Cyclone », qu'il nous soumet aujourd'hui, a une vigueur, une vie, un relief, que nous connaissons bien. Madeleine Renaud est sa femme, aimante, discrète, résignée, malade, avec infinement de tact et d'émotion. Sa mort est une des plus belles scènes du film. Michèle Morgan est l'inconnue, mystérieuse, irrédible, lointaine que la tempête amène un jour à bord du « Cyclone ». Tout en elle est indéfinissable. Les yeux immenses, son sourire immatériel, tout son être qui semble porter des menaces imprévisibles ou des promesses inaccessibles.

En quelques répliques, Fernand Ledoux déploie son talent, et Jean Marchat, étonnant dans un personnage antipathique, Blavette criant de vérité, Bergeron, Marcel Pérès, Nane Germon, Sinoël et beaucoup d'autres, interprètent ce film de la meilleure façon. Mais il y a surtout la mer et les déluges de pluie qui tombent du ciel et déglouinent le long de la pellicule.

Didier DAIX.

Semaine



Le Chemin de la Liberté

RÉCIT CINÉMATOGRAPHIQUE d'après le film de ROLF HANSEN

DISTRIBUTION :

Antonia : Zarah Leander.
Detlev : Hans Stüwe.
Oginski : Siefried Breuer.
Louise : Eva Immermann.

La Corvelli, célèbre cantatrice italienne, a orfèvre continer sa carrière théâtrale pluri-té qui de suivre son mari, Detlev Blossin, sur ses terres de Poméranie. Pour éviter que sa gloire ne soit ternie par le scandale, la Corvelli simule un suicide lorsque la police biennoise arrête son amant, Oginski, pour détournement de fonds. Des années passent... Detlev, se croyant veuf, s'est remarié avec une charmante jeune fille, Louise. La Corvelli a recommencé sous un nom d'emprunt à chanter sur des scènes de province. Oginski, enfin libéré, est parvenu à la retrouver et décide d'aller trouver Detlev, bigame à son insu, pour user de chantage...

— Un suicide? Qui parle de suicide, cher baron? Lorsque j'ai quitté Mme Corvelli, à Milan, il y a quelques jours, elle se portait comme un charme. Je l'ai même entendu chanter et j'ai constaté qu'elle a toujours une voix admirable...

— Vous êtes fou?
— Oui, elle vit.
— Brusquement, rageusement, Detlev pousse Oginski dans la grange. Il ferme la porte :
— Là, maintenant, parlez!

— Qu'il vous suffise de savoir que votre femme existe encore! Et vous, vous êtes remarié. D'après la loi, votre deuxième mariage n'est pas valable. Vous avez aussi un fils. Les tribunaux doivent le déclarer illégitime... Vous voyez le beau petit scandale que fera tout cela? Le baron de Blossin, bigame? Du coup, il n'y aura plus de baron! Il n'y aura qu'un délinquant de droit commun!

Detlev lui jette un regard terrible :
— Continuez!
— A combien estimez-vous mon silence? J'ai mission de recevoir vos propositions. Si vous êtes coulant, nous serons raisonnables.

— Salaud! Hors d'ici!
Detlev a saisi un fouet qui traînait sur une meule de foin. A grands coups, il pousse Oginski vers la porte.

Derrière Oginski, Antonia a couru. Le lendemain de leur rencontre, elle s'est présentée à l'auberge Catulla. Là, on lui a appris qu'il venait de partir pour l'Allemagne. Tout de suite, elle a flairé son dessein : faire chanter Detlev. Elle s'est précipitée sur ses traces. « Je ne le

laisserai pas faire », a-t-elle juré. « Je sauverai le bonheur de Detlev. Ma vie à moi est brisée. »

Pour la seconde fois, elle apparaît donc dans le parc de Blossin. Elle tremble comme une voleuse, comme une mendicante.

Un petit garçon vient gaiement à sa rencontre.

— Bonjour, madame!
Antonia s'arrête, pétrifiée.
— Comment t'appelles-tu, petit?
— Detlev Karl Friedrich von Blossin.

Antonia caresse la jeune tête, bouleversée...
Mais voilà qu'accourt Louise.
— Petit Detlev, va rejoindre ta bonne!

— Je suis Antonia Corvelli, dit Antonia.

— Je m'en doutais... Déjà la première fois, quand vous êtes venue... Vous étiez si mystérieuse, si bizarre... Mais pourquoi êtes-vous revenue maintenant?

— Je vais vous le dire...
— Vous êtes revenue parce que vous êtes une méchante femme! Parce que vous voulez détruire le bonheur de toute une famille! Bien que vous soyez encore, devant la loi, la femme de Detlev, vous n'avez pas le droit de le faire. Vous m'entendez : pas le droit!

— Vous avez raison, madame de Blossin. Mais écoutez-moi bien, je ne suis pas venue ici en ennemie!

— Alors, pourquoi êtes-vous là?
— Pour prévenir un horrible malheur...

Très vite, elle lui raconte tout : le chantage d'Oginski, son voyage, son rôle affreux dans sa vie à elle...

— Mais c'est horrible cela, balbutie Louise. Cet homme est un monstre!
— Soyez désormais sans crainte, madame. Je veux réparer...

La petite auberge de Petershaven, à quelques kilomètres de Blossin. C'est là qu'est venue échouer Antonia. Là aussi que se terre Oginski, depuis sa rencontre avec Detlev. Mais Antonia lui a consigné sa porte.

— Je n'ai pas envie de voir ce monsieur, a-t-elle dit à l'aubergiste. Je ne le recevrai pas. Je n'ai besoin de rien, d'ailleurs. Laissez-moi!

Et elle s'est enfermée.
Dans sa chambre, furieux, Oginski marche en long et en large. « Cette femme est devenue folle », pense-t-il rageusement.

Soudain, il entend des cris. Prudemment, Oginski entr'ouvre sa porte :

— Qu'est-il arrivé? demande-t-il.
— La dame que vous vouliez voir

laisserai pas faire », a-t-elle juré. « Je sauverai le bonheur de Detlev. Ma vie à moi est brisée. »

Pour la seconde fois, elle apparaît donc dans le parc de Blossin. Elle tremble comme une voleuse, comme une mendicante.

Un petit garçon vient gaiement à sa rencontre.

— Bonjour, madame!
Antonia s'arrête, pétrifiée.
— Comment t'appelles-tu, petit?
— Detlev Karl Friedrich von Blossin.

Antonia caresse la jeune tête, bouleversée...
Mais voilà qu'accourt Louise.
— Petit Detlev, va rejoindre ta bonne!

— Je suis Antonia Corvelli, dit Antonia.

— Je m'en doutais... Déjà la première fois, quand vous êtes venue... Vous étiez si mystérieuse, si bizarre... Mais pourquoi êtes-vous revenue maintenant?

— Je vais vous le dire...
— Vous êtes revenue parce que vous êtes une méchante femme! Parce que vous voulez détruire le bonheur de toute une famille! Bien que vous soyez encore, devant la loi, la femme de Detlev, vous n'avez pas le droit de le faire. Vous m'entendez : pas le droit!

— Vous avez raison, madame de Blossin. Mais écoutez-moi bien, je ne suis pas venue ici en ennemie!

— Alors, pourquoi êtes-vous là?
— Pour prévenir un horrible malheur...

Très vite, elle lui raconte tout : le chantage d'Oginski, son voyage, son rôle affreux dans sa vie à elle...

— Mais c'est horrible cela, balbutie Louise. Cet homme est un monstre!
— Soyez désormais sans crainte, madame. Je veux réparer...

La petite auberge de Petershaven, à quelques kilomètres de Blossin. C'est là qu'est venue échouer Antonia. Là aussi que se terre Oginski, depuis sa rencontre avec Detlev. Mais Antonia lui a consigné sa porte.

— Je n'ai pas envie de voir ce monsieur, a-t-elle dit à l'aubergiste. Je ne le recevrai pas. Je n'ai besoin de rien, d'ailleurs. Laissez-moi!

Et elle s'est enfermée.
Dans sa chambre, furieux, Oginski marche en long et en large. « Cette femme est devenue folle », pense-t-il rageusement.

Soudain, il entend des cris. Prudemment, Oginski entr'ouvre sa porte :

— Qu'est-il arrivé? demande-t-il.
— La dame que vous vouliez voir

Detlev se tient à son chevet, prévenu par le vieux docteur Hensius.

— Il n'y a plus aucun espoir a déclaré celui-ci...

— Tu ne dois pas mourir, Antonia, implore Detlev...

Mais elle ne bouge déjà plus... Soudain, elle s'efforce de dire quelque chose... C'est comme le souffle d'une âme qui s'évade...

— Dettino, je t'ai ouvert le chemin de la liberté...

Jean VALROGER.

Antonia, bouleversée, s'est penchée vers le fils de Detlev.



(Photos U.F.A.-A.C.E.)

Plumes et Paillettes... au cinéma

Voudriez-vous que l'on réalise des grands films de music-halls français, tels que certains films américains ou semblables à Cora Terry, Allo, Janine, etc.

Croyez-vous à l'avenir de ces films de music-halls en France? Voilà les questions que nous avons posées à deux maîtres du genre. M. Derval, directeur des Folies-Bergère, et M. Sandrini, directeur de Tabarin.

Dégager le côté humain du music-hall en montrant la vie des coulisses au public.

C'est ainsi que je conçois un grand film français sur le music-hall par Paul DERVAL

Il y a un très beau film de music-hall à réaliser. Je pense qu'il ne faut pas compter rivaliser avec les superproductions que les Américains ont produites ces dernières années. Le cinéma français, en effet, ne dispose pas des mêmes moyens que celui d'Hollywood.

Les films américains étaient parvenus à créer un music-hall de cinéma, dont les proportions dépassaient celles du music-hall de scène. Ils avaient créé un music-hall en soi, un music-hall illimité. Or, le music-hall est né sur la scène et il forme un tout avec elle.

C'est le music-hall, en tant qu'« établissement », qui intéresse les gens, et non en tant que « spectacle » sans cadre.

En se servant de la vie réelle du music-hall, de la vie des coulisses, on pourrait tourner un film vécu... Un vrai documentaire.

Ce film serait vraiment réalisé dans les coulisses d'un music-hall et tous les rôles, depuis ceux de l'accessoiriste, du régisseur, du machiniste, du costumier, jusqu'à ceux de la vedette et du directeur, seraient tenus par les titulaires de ces emplois dans un établissement qui pourrait être « Les Folies-Bergère ».

Si je me suis arrêté à cette idée, c'est que j'ai des preuves de l'intérêt que le public porte à la vie intime, un peu mystérieuse et féérique, d'un grand music-hall.

Et s'il faut un scénario... J'en imagine un rapidement. De braves provinciaux, réunis autour de la table, écoutent la radio. Mais l'émission est mauvaise, deux postes chevauchent, les ondes se brouillent. Et la conférence du professeur Mathieu sur la

plantation des oignons se mélange à un exposé d'un directeur de music-hall. Cette dernière causerie semble retenir l'attention des auditeurs. Bientôt, ils se passionnent... Un d'entre eux lance une idée : « Puisque nous allons, le mois prochain, à Paris, pour le mariage du cousin Jules, on pourrait en profiter pour visiter ce music-hall... »

La proposition est acceptée à l'unanimité. Un mois plus tard, la sympathique troupe se promènera dans le dédale des coulisses, allant d'étonnement en étonnement. Et le spectateur les suivra naturellement.

Oui, mais pour le projeter à Tabarin, au cours de la revue !

par SANDRINI

Je dois d'abord dire que je suis très embarrassé pour parler d'un film de music-hall. Je connais bien le music-hall, mais je ne connais pas le cinéma...

Mais il me vient une idée. Je désirerais faire un film de music-hall, mais cela serait pour le projeter à Tabarin au cours d'une revue. Le film ferait partie de la revue en accentuant le rythme.

Le music-hall ne doit négliger aucune technique nouvelle, il doit s'emparer de toutes les trouvailles mécaniques. Je me suis toujours efforcé de le faire à Tabarin. Le music-hall doit se moderniser sans cesse. Le film, possibilité nouvelle, n'a jamais encore été utilisé...

Je trouve beaucoup de talent à mes confrères qui ont adapté le music-hall au cinéma, mais je crois qu'ils ont desservi le premier.

Le music-hall doit rester vivant et direct !

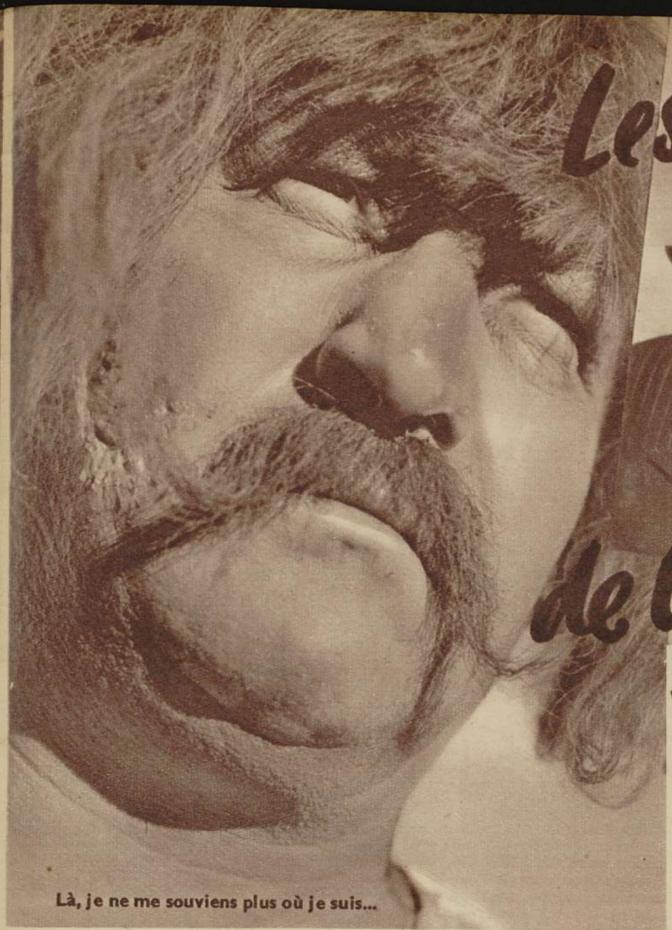
Pour ma part, j'ai toujours refusé de régler, pour des films, des tableaux de revues.

Le cinéma... quel auxiliaire rêvé pour le metteur en scène de music-hall !

A droite : Photo d'un film. De grandes lignes pures sur lesquelles s'épanouit toute la grâce des gestes.

A gauche : Photo d'une scène. A Tabarin, où s'unissent si joliment souplesse et beauté.

La technique du music-hall sur scène ne diffère pas tellement de celle de l'écran, Ici couleurs et là, lumières, mais partout mouvement, éclat et luxe. (Photos Archives.)



Là, je ne me souviens plus où je suis...

Les Phénomènes



de la Pellicule

Maupi, "Beauté, la guenon" et Gégène la terreur" sont des amis...

"GÉGÈNE LE BAGARREUR N°1"

— J'ai pensé bien : *La clé des songes*, avec Carné.

— Mazette ! Mais à part cela ?

— A part cela ? Vous l'avez vu pas.

Moi, je dirige tout le matériel de Paramount à Saint-Maurice. J'ai le bon Dieu de M'sieur Paulvé.

Brave Gégène Stuber ! il n'a pas le moindre effort de création, ni même de composition à faire, pour tourner un film.

Il joue tout simplement ce qu'il est dans la vie, tout à fait à son insu, d'ailleurs.

Une belle bagarre, un beau « tabac », un chouette naufrage, c'est du vrai, du tangible, même si ça se « tourne ».

— Alors ?

— Pourquoi en parler comme d'une histoire ?... Je vous le demande.

En tous cas les restrictions n'ont pas affaibli Gégène... Il ne demande qu'à se battre... à l'écran bien entendu... Qui veut lutter avec lui ?...

Son avis sur le cinéma ? Il est simple :

— Le cinéma français meurt. Il n'y a plus assez de bagarres.

« Ah ! qui nous ramènera de bonnes mêlées, de bonnes scènes de coups de tampon, de « frottings » terribles... »

Si on demande à Gégène s'il lui arrive quelquefois, dans le feu de l'action, de prendre les coups de poing au sérieux, il faut le voir s'animer :

— Ah ! souvent c'est plus fort que soi !

« On a beau être un doux, au fond ; quand on reçoit un « pain », la colère vous monte au nez et allez, on se donne et on en remet. Vous rigolez ? Il faut parfois nous séparer, pour de vrai.

Après, on arrose ça et tout est dit.

Tout est dit : brave Gégène, comme je suis de ton avis !

Paul BODIN.

(Photos Archives.)

— 1 m. 85, 97 kilos, oui c'est moi Eugène Stuber dit « Gégène ».

« Moi, dans les films, je joue toujours les terribles, le genre costaud et vache, les « mecs louchons », quoi. Partout où il y a d'la bagarre, c'est moi qui l'organise... »

— Qu'est-ce qui vous a amené au cinéma. « Gégène » ?

— Ben, on est venu me chercher. Dites donc, j'ai été champion de France, moi ! Ah ! j'me souviens, mon premier film : je faisais un pétard dans un musette et j'donnais un coup de couteau à de Féraudy.

— Brrr !

— Tenez, dans *Golgotha*, c'est moi qu'ai descendu le bon Dieu...

« Des souvenirs, j'en ai plein ma hotte. J'ai été dans les Amériques avec Maurice Chevalier. J'étais son pote, pendant six mois, il a vu qu' moi. C'est moi-même qui l'ai déménagé quand il s'est installé dans sa petite villa « Rien que nous deux », avec Yvonne Vallée.

— Et après ?

— Après ? Ah ! j'ai tourné, j'ai tourné... Dans *A nous la liberté*, je faisais encore un prisonnier ; dans *Chéri-Bibi*, un bagnard, bien sûr.

« Là, j'ai trouvé le moyen de me coltiner pour de vrai avec un nègre qui insultait la vedette. J'ai tourné aussi dans *Les mutinés de l'Elseneur* avec

un autre as : Bergeron, l'homme au grand tarin. Quels souvenirs ? Mais le metteur en scène, il était enragé ; il voulait toujours d'la tempête. Vous vous rendez compte ? Trois mois en mer, sur un voilier, vers les Canaries. Et *Sous les toits de Paris*. Ah ! quel beau film. J'ai été au poste avec Modot.

« Vous vous rendez compte : je ne joue pas dans « des films de mégots », moi ! Je tourne avec Ledoux, Le Vigan, et tout (des types pas bêcheurs, entre parenthèses).

— Et Maupi, vous le connaissez ?

— Ah ! je pense bien : celui qu'imite toujours Raimu ; lui, il joue les p'tits ratés prétentieux... C'est un copain, Maupi...

— Quelle est votre plus belle bagarre, Gégène ?

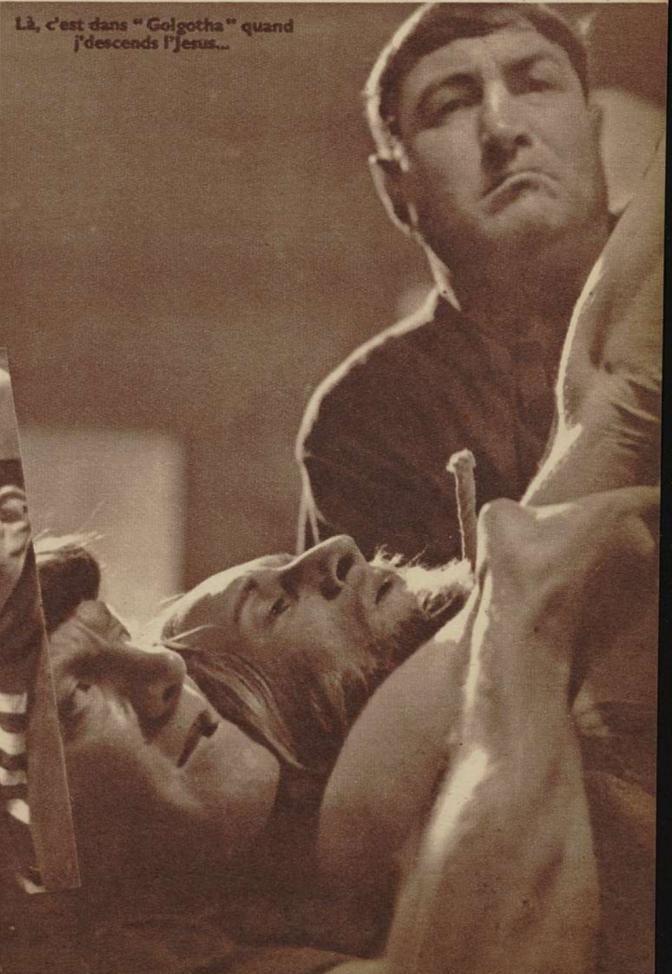
— Oh ! c'est dans la *Java bleue*. Qu'est-ce qu'on a démolé comme chaises. Mais c'est du chiqué... elles sont en carton, vous le savez.

« Ça dépend ! des fois, la vraie bagarre ça a du bon. Où est le temps où je boxais pour dix francs quand j'étais vainqueur et cent sous quand j'avais perdu ? »

« Oui, où est ce temps-là ? »

— Et maintenant, vous avez des projets ?

« Gégène la terreur », Bergeron « l'homme au grand tarin » dans « Les Mutinés de l'Elseneur » ?...



TOUS LES
VENDREDIS

Ciné-

mondial

l'hebdomadaire du Cinéma

4^F.

N° 18. — 5 DÉCEMBRE 1941.

JEAN CHEVRIER : un
jeune premier d'avenir.

(Photo Piaz.)